

leur motif que celui-ci : que c'est parce que l'homme le fait. Si elle désire être chaste, qu'elle le soit parce qu'elle l'a voulu et non parce que l'homme l'exige. Cela lui fera honneur au lieu d'être une honte et une disgrâce. Et qu'elle se rappelle ceci : c'est qu'une femme qui s'appartient ne peut être ni dissolue ni impudique.

JOHN R. CORYELL.

(Traduction de E. Armand.)

Toutes les personnes que l'Education sexuelle intéresse et qui veulent, sur cette question, à la fois des éclaircissements et des précisions doivent se procurer le livre magistral et classique de *Jean Marestan* :

L'ÉDUCATION SEXUELLE

où ils trouveront une étude sur les *moralités* néfastes, où l'acte d'amour et la puberté sont analysés avec une sincérité scientifique, où les rapports conjugaux et leur fréquence normale sont expliqués selon une méthode rationnelle. *Le Volume franco : 12.60*

Imp. spéciale de la Brochure Mensuelle, 39, rue de Bretagne - PARIS (III.)
Le Gérant: TOUTAN

Numéro 70

Octobre 1928

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3^e

Téléphone Archives : 65-24

Compte Chèques Postaux Paris 209 02

F. A. BARNARD

La pluralité en amour

John R. CORYELL

La valeur de la chasteté

Traduction de E. ARMAND

EDITIONS DU

Groupe de Propagande par la Brochure

En dépôt : LIBRAIRIE DES VULGARISATIONS

Sociales, Scientifiques, Littéraires

39, Rue de Bretagne — Paris-3^e

Entretien sur la Liberté de l'Amour

Sommaire : L'amour et la liberté de l'amour, la camaraderie amoureuse et l'amour plural, la cohabitation et la jalousie, l'échange des compagnes et des compagnons; l'enfant, l'inversion sexuelle. — Envoi franco de cette brochure que Han Ryner a qualifiée de pages qui sont « pleines, solides, équilibrées », contre 0 fr. 50.

Tous ceux le problème social intéresse se

procureront **LE COMBAT CONTRE LA JALOUSIE ET LE SEXUALISME REVOLUTIONNAIRE**, par E. ARMAND. Nous croyons qu'il a été rarement écrit de pages plus audacieuses et plus subversives. Les militants y trouveront des arguments de premier ordre contre la façon religieuse et bourgeoise d'envisager le Sexualisme. Voici le contenu de cette grosse brochure : Le combat contre la jalousie; sexualisme révolutionnaire; insurge-toi, fais-toi valoir; la chasteté; l'amour plural, lettre à une jeune camarade; la vague de pudeur; j'ai horreur de la coquetterie en amour; variations sur la volupté; lettre d'un philosophe à un camarade qui l'avait invité à une partie de plaisir; la camaraderie amoureuse pratiquée; le groupe « Atlantis »; l'amour protéiforme. Pour terminer une collection de **POEMES CHARNELS ET FANTAISIES SENTIMENTALES**, du même auteur, et deux délicieux poèmes de J.-CLAUDE : **SOUS BOIS**, 2 fr. 25 franco.

E. ARMAND : **AMOUR LIBRE ET LIBERTÉ SEXUELLE**. La question des rapports sexuels et les individualistes anarchistes : Qu'est-ce que l'amour? — L'éducation et la contamination sexuelles, formules contre la contagion vénérienne. — La cohabitation. — La jalousie. — L'amour plural, la camaraderie amoureuse. — Le stimulant sexuel. — L'obscurité, la pudeur, l'émancipation sexuelles. — Tartuffe et ses disciples. — L'inversion sexuelle. Couverture avec dessin de H. Schneider, franco 60 cent.

1. COMMENT EVITER LES MALADIES VENERIENNES sans réglementation de la prostitution ni police des mœurs, suivi de **REFLEXIONS sur la mentalité des prostituées et la vie sexuelle de l'avenir**, par le Dr Axel Robertson Proschowsky (avec deux portraits de l'auteur). — 2. **NOTES CRITIQUES**, par E. Armand. — 3. **QU'EST-CE QU'UN DON JUAN?** par le Dr A. R. Proschowsky et E. Armand. Une forte brochure : 2 fr. 50 franco.

E. ARMAND : **POEMES CHARNELS ET FANTAISIES SENTIMENTALES**: J.-Claude : **SOUS BOIS**. — Dix-sept pièces sélectionnées, avec illustrations et portrait. Franco : 50 cent.

HOPE CLARE : **LA VIRGINITE STAGNANTE**. 16 pages, deux dessins de H. Schneider : 35 cent. franco.

EMMA GOLDMAN : **LA TRAGÉDIE DE L'EMANCIPATION FÉMININE**. Franco : 30 cent.

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR, par E. ARMAND (point de vue d'un individualiste anarchiste) et A. JORDAN (point de vue d'un socialiste allemand). — Franco : 15 cent.

La pluralité en Amour⁽¹⁾

On admet assez généralement que l'amour est un fait échappant à la mesure et à l'analyse. Les idées courantes le représentent comme un mystère insoluble dont la science ne devrait pas avoir à s'occuper; comme un des éléments de la vie défiant tout prévoyance, tellement ses causes et ses manifestations, ses explosions et ses reculs sont indéterminables et capricieux. On affirme doctement que l'amour est quelque chose à la fois de divin et de diabolique, tantôt marque de folie et tantôt preuve de bon sens, signe de bonne santé et en même temps de maladie, une nécessité et une malédiction : si nous parlons d'étudier l'amour pour parvenir à le comprendre, ou l'on se rit de nous, ou l'on nous décoche un regard de colère. L'âme populaire, tout au moins, considère l'étude des émotions rentrant dans le domaine de l'amour comme superflue, présomptueuse, et nombre de personnes instruites partagent cette superstitieuse ignorance.

Pourquoi l'amour échapperait-il à la loi générale du progrès? Pourquoi serait-il soustrait aux investigations, aux recherches auxquelles on soumet tous les phénomènes de la vie sociale? Appliqué à un organisme, le progrès est, tantôt son développement seul, tantôt celui de ses conditions d'existence, ou encore leur développement parallèle vers une vie plus large, plus complète; vers un état de choses où sont éliminées les restrictions imposées à l'existence normale des facultés et des fonctions normales, à la satisfaction normale des appétits. C'est une marche continue au cours de laquelle les fonctions et les facultés atteignent leur maturité, grâce à la liberté et à la variété de

(1) La première de ces études a paru dans *Free Society*, de Chicago, fondé en 1897, et qui fut l'un des périodiques communistes anarchistes les plus vivants, les plus larges, les plus documentés qui aient jamais paru; la seconde a été publiée par *Mother Earth*, de New-York, revue mensuelle aux destinées de laquelle présidait Emma Goldman, l'anarcho-syndicaliste bien connu; cette revue disparut au cours de la guerre. Ces études résument le point de vue que le communisme anarchiste a toujours considéré comme découlant naturellement de ses doctrines. Et il en fut ainsi jusqu'à la régression, en matière sexuelle, que nous a valu l'après-guerre. — E. Armand.

leurs manifestations. L'être qui évolue ainsi vit d'une vie plus large, plus complète, grâce aux modifications survenues tant en lui que dans son environnement, lesquelles transformations l'ont amené plus étroitement en contact avec les moyens propres à son expansion.

Transporté dans le domaine de l'amour, le progrès aurait pour conséquence la disparition des maux qui font actuellement une débauche des relations sexuelles. Je fais allusion entre autres à cette folie qui nous pousse à admettre une double morale, l'une à l'usage de l'homme, l'autre réservée à la femme; à cet espionnage intolérable que celui-ci exerce sur celle-là; à la jalousie; à la prostitution, dans comme hors le mariage; à cette répulsion mutuelle, si commune, hélas! et qui ne fait pas rompre des liens devenus intolérables; à la violence substituée si souvent aux relations sexuelles volontaires; à l'hypocrisie entre amants; à cette corruption du corps et de l'âme qui résulte du silence consenti tacitement par tous sur ce qui concerne le côté physique de l'amour. Ces choses doivent disparaître, grâce au progrès réalisable dans les relations amoureuses; or, ce progrès particulier est semblable aux autres progrès déjà réalisés: il consiste à passer de l'étroitesse, des restrictions, des liens et de tout ce qui entrave les manifestations libres et normales de la vie, à un état de choses large, ouvert, illimité; en un mot, à la pluralité que la liberté amène à sa suite.

Mais admise la pluralité dans le domaine des choses de l'amour, quelle en serait la conséquence? Une évolution en harmonie avec la complexité d'une vie généralement progressive: la disparition de l'amour *monogame* devant une nouvelle forme d'amour, lequel — sans être rendu nécessairement plus sensuel — s'exercerait sur des objets variés à des degrés semblables ou à des degrés différents, autrement dit une vie d'amour, plus vaste, une manifestation plus ample et plus complète de l'activité, des fonctions et des facultés humaines; une vie d'amour vibrant à l'unisson avec l'évolution universelle des êtres et des choses, rencontrant, dans un certain nombre d'objets dissemblables la possibilité de s'exprimer de façon complexe et atteignant, par l'attraction réciproque, une entière satisfaction.

L'amour qui se confine exclusivement à un être unique, engendre autour de lui et rencontre toutes sortes de liens et d'entraves; le fait qu'on s'y soumette volontairement n'enlève rien à leur influence restrictive. N'importe qui, de sens rassis ou de santé moyenne, s'interrogera franchement, avouera qu'une ou plusieurs fois dans la vie il a rencontré « quelqu'un qu'il aurait pu aimer », et que pour éviter une souffrance réelle, il a dû bannir d'impérieux sentiments et renoncer à des pensées encore mal formulées. La tendance naturelle des sentiments affectueux qui est de se diffuser et de s'étendre à plus d'un être, est naturellement bridée d'une douzaine de côtés à la fois par de puissantes influences, nombreuses dans la vie quotidienne; il s'ensuit que l'amour monogame *forcé* a réussi à implanter à un tel point son étroite conception de l'affection, qu'actuellement l'amour a une forme antisociale: tous les gens qui aiment, en effet, s'efforcent de tenir les autres à distance des êtres aimés, ou ne leur permettent de s'en approcher que dans un esprit de réserve ou de respect pour une propriété individuelle.

Quelque attractives que soient les qualités possédées par un être donné, et à un point de vue donné, on peut cependant supposer que d'autres êtres peuvent posséder des qualités tout aussi attractives, à des points de vue différents. Autrement dit, on peut aimer un penseur, un fermier, un musicien, un poète, un médecin, un sculpteur ou un ouvrier tisseur et rencontrer dans chacune de ces affections et dans leur totalité, les moyens de développement essentiels à la formation du caractère intégral. Je ne mets pas en première ligne les résultats qu'on obtiendrait au point de vue physique de la satisfaction sexuelle; dans une économie évoluée, cette satisfaction aurait beaucoup moins d'importance qu'aujourd'hui. Je parle des résultats en général, de cette maturité, de cette amplitude de vie que produit l'usage des facultés et des fonctions lorsqu'elles s'accomplissent dans des directions variées. Je parle des bienfaits de la vie complexe, de la vie riche des expériences, de la vie où l'amour a pris la place qui lui revient en tant qu'influence d'anoblissement, de délicatesse, essentiellement social dans ses expressions, complétant l'individu et tendant à rendre chaque membre de la race humaine plus sympathique à l'autre.

La liberté est la base fondamentale du progrès. En régime de liberté, la tendance de l'amour est d'étendre ses manifestations et non de les restreindre, car sous un tel régime, ces manifestations suscitent les mille influences délicieuses et inspiratrices que développe l'association des deux sexes, lorsqu'elle ne connaît plus d'entraves, s'exerçant librement. Elles acquièrent une importance vitale pour la formation de l'individu et fondamentale pour l'établissement des types les plus élevés de la vie sociale.

La variété règne dans toutes les directions : nourriture, littérature, vêtements, habitations. En fait, que ce soit dans la marche, le langage, la recherche du plaisir normal, dans tous les domaines où s'exerce son activité, la croissance et l'évolution de l'être humain dépendent par-dessus tout d'une expérimentation large et variée.

La santé et le développement physique ne s'obtiennent que par les différents usages auxquels s'emploient harmonieusement le corps et ses organes; les nombreux usages des mains — comme saisir, enserrer, empoigner, pousser, tirer, en un mot les mille et un emplois auxquels elles s'adaptent — assurent leur développement et leur fonctionnement. Il en est ainsi des yeux dont l'acuité de vision se développe dans la mesure où elle s'exerce sur toutes sortes d'objets et dans toutes sortes de conditions. De même avec les pieds et les jambes, qui se développent dans la mesure où ils s'adaptent parfaitement à la marche, à l'allure, au saut, à la course, etc. Aucun des organes n'échappe à cette nécessité d'un usage complet et varié, s'il veut constituer un membre parfait de l'organisme. Sur le terrain intellectuel, l'emploi varié des fonctions cérébrales est essentiel à leur développement : calculer, se souvenir, penser, se renseigner par l'ouïe, la vue ou quelque autre des sens; projeter, raisonner, comparer sont quelques-unes des qualités qui constituent l'apanage de l'esprit et elles ne peuvent être acquises que par l'exercice varié des facultés mentales. Dans le domaine de l'imagination, il en est de même. La santé et la puissance de l'amour se développent comme la santé et la puissance physique, mentale ou imaginative, c'est-à-dire par l'affirmation de toutes les facultés affectives et leur application à un nombre varié de personnes, à

un degré semblable ou différent. L'amour unique rend celui qui aime incapable de ressentir tout ce que ce genre spécial d'émotion renferme de richesses et de variétés d'expressions. Tandis que l'amour plural, recueillant des divers côtés les résultats qui accompagnent l'amour émotionnel, l'amour physique, et l'amour à la fois émotionnel et physique, parcourant la gamme des satisfactions que l'amour peut procurer, s'accordera harmonieusement et sainement avec les autres capacités et les autres facultés de l'être humain, également exercées et développées.

Imaginons une société très avancée sous tous les rapports, où les facultés et les fonctions de l'individu ont toutes les chances possibles de se manifester, les conditions de production et de répartition étant en harmonie avec le bien-être universel et toutes les occasions possibles étant offertes à l'éducation et à la culture, intellectuelle — dans cette société, l'amour comme toutes les autres manifestations de la personnalité humaine aura subi les modifications nécessaires pour le mettre en concordance avec les intérêts et les désirs d'un être complexe. Plural dans ses expressions, ayant ainsi éliminé la propriété, la jalousie et les autres manifestations malades de l'amour monogame ou anti-social — d'un caractère complexe, l'amour prendrait rang parmi les influences les plus élevées contribuant au raffinement et à l'anoblissement de l'homme.

Prenant la place qui lui revient dans l'économie sociale, n'exerçant plus sur l'être aimé ni absolutisme ni tyrannie, ayant cessé d'être une pierre d'achoppement sur la grande route de l'émancipation humaine, non seulement l'amour laisserait l'homme libre de se développer, mais encore figurerait parmi les stimulants les plus puissants de son développement.

Supposez une vie évoluée, une vie dans laquelle toutes les fonctions, toutes les facultés sont développées par l'usage libre et varié de toutes choses; les maux naturels à l'amour monogame disparaîtraient. Les restrictions qui enchaînaient les émotions amoureuses s'étant évanouies, la jalousie — cette terrible maladie de l'amour — sera guérie; la prostitution, ce grand rempart du mariage, dispa-

raîtra avec ses conséquences funestes. Les idées de propriété qui défigurent une relation sociale si belle quand elle est normale, feront place aux attachements absolument volontaires. Enfin, cet aspect physique de l'amour qui domine aujourd'hui à cause des restrictions économiques, sociales, morales et religieuses qui l'entravent, cet aspect perdra sa place prééminente et prendra rang parmi les manifestations ordinaires de la vie sociale.

Sous le régime de l'amour varié ou plural, une femme pourrait aimer plusieurs hommes; celui-ci parce qu'il est doux et sympathique, celui-là parce qu'il est hardi ou vigoureux, cet autre parce qu'il est un musicien accompli, cet autre enfin parce qu'il est éminemment savant. Ces hommes à leur tour aimeraient plusieurs femmes qui, chacune, seraient aimées par plusieurs hommes et ainsi de suite. Il en résulterait un état de choses d'où grâce à l'influence bienfaisante du *volume* ou de la quantité de l'amour, la jalousie aurait totalement disparu avec son cortège de dépit, de lâchetés craintives et d'idées morbides. L'amant plural comprendrait que l'amour tire sa valeur du fait qu'il est *amour* et non du fait qu'il est monopolisé ou plutôt que les individus ont essayé de le monopoliser. Abondant, grandissant dans la mesure où on l'encourage; expression normale, dans son amplitude et sa liberté, d'une vie développée; sentiment d'autant plus doux que vos semblables y participent, voilà ce qu'est l'amour. Lorsqu'on en jouit normalement, il est communicatif, abondant, inspirant. Son intégralité dépend de sa variété. Sa vitalité dépend du nombre d'objets qui y donne naissance. Aussi, pour s'affirmer dans sa plénitude, pour conserver sa fraîcheur, l'amour doit-il logiquement fuir la monotonie.

Comme la prostitution, la famille, c'est-à-dire les groupes isolés composés d'un homme, d'une femme et de leur progéniture, disparaîtra en régime de pluralité. Le progrès régnant dans les autres sphères, les femmes étant économiquement indépendantes, cette forme de propriété sexuelle appelée famille aura disparu avec les autres propriétés. Un homme aimant pluralement, une femme aimant pluralement, ne chercheront pas à monopoliser les sources de l'amour dont ils tirent un bonheur particulier,

ils ne s'efforceront pas d'isoler leurs compagnes ou leurs compagnons, de les garder contre les « intrus » tout comme s'il s'agissait d'un bien immobilier. Ceux qui aiment et ceux qui sont aimés, l'un comme l'autre sexe, expérimenteront en de multiples affections, des délices que rien d'autre au monde ne peut procurer, délices charmantes qui échapperont au châtement terrible d'être « anti-social », châtement inmanquable de l'amour monogame comme de tout instinct anti-social, le châtement d'être un encouragement à la haine, aux querelles, à l'exploitation; de courir à maintenir la société actuelle dans la souffrance et la détresse.

Un grand nombre de ceux qui combattent l'amour libre et ses différentes conceptions font miroiter, comme unique objection, la souffrance qui résultera de la transformation nécessaire. Mais quelle transformation scientifique, littéraire, sociale, n'a pas amené la souffrance avec elle? Semblables à ceux qui s'opposeraient à une opération chirurgicale à cause de la douleur qu'elle entraînerait, ces personnes oublient ou ignorent volontairement les résultats bienfaisants qui succéderont à la douleur qui les effraie, et cette douleur, parfois imaginaires, leur fait repousser la santé. Les maux qui découlent des relations amoureuses, telles qu'elles sont comprises actuellement, répondent à toutes les objections. Est-il spectacle plus pitoyable, plus affreux, que celui offert par les drames innombrables auxquels la jalousie donne lieu? Des milliers d'êtres ne gémissent-ils pas, esclaves du soupçon? Des milliers d'autres êtres ne sont-ils pas consumés par l'envie, fille de la jalousie? Presque tous les cœurs ne sont-ils pas hantés par la crainte secrète qu'ils ne sont pas les seuls aimés? Est-ce que la prostitution ne moissonne pas des millions de fleurs parmi les plus belles du genre humain, simplement pour maintenir dans le monde l'apparence de la monogamie? Est-ce que la santé en général ne subit pas le contre-coup des maladies en résultant? Est-ce que les procédures de divorce ne projettent pas chaque jour un peu de clarté sur les cruautés et les horreurs de la vie conjugale contemporaine?

Lorsque les types de la nouvelle conception sexuelle se

manifestent, ceux qui y sont préparés s'y conformeront et seront en exemple au reste du monde. Les uns après les autres, ceux qui observeront le bon résultat de ces premiers essais les imiteront. Si l'on considère que l'amour adoucira l'époque de transition, que des liens fraternels uniront ceux que la jalousie rend actuellement ennemis les uns des autres; si l'on tient compte de l'éducation de la jeunesse qui fera rentrer dans son programme la science sexuelle et l'étude de ses responsabilités, les souffrances dont cette évolution sera cause ne surpasseront pas les joies auxquelles elle donnera lieu. La peur morbide de l'« infidélité » aura fait place à la franchise réciproque. Les craintes des parents pour l'avenir de leurs enfants sous ce rapport disparaîtront devant l'éducation devenue sauvegarde des intérêts de tous. Les difficultés de la période de transition seront résolues par la coopération dans la vie familiale. Tous les enfants qui naîtront seront accueillis avec allégresse car l'un et l'autre sexe, délivrés de la conception mercenaire de l'amour, accepteront la responsabilité de pourvoir à l'existence des nouveaux venus comme un fait normal de la vie sociale.

Ceux qui se sentent assez forts, assez enthousiastes pour oser être les pionniers de ce mouvement peuvent prendre courage à la pensée que les antiques conceptions de l'amour s'effondrent, que nous le voulions ou non, à ce point que l'espèce tout entière se débat dans un chaos. Ils peuvent encore trouver un sujet de se réjouir à la pensée qu'ils vivent conformément à des idées dont la réalisation assurera à l'être humain une existence normale et fertile.

Dans toutes les directions, le progrès commence et finit avec la pluralité, la complexité. Je me suis efforcé de montrer clairement que la pluralité en amour est la forme normalement sociale que doivent revêtir les relations amoureuses, et que les maux des associations dont l'amour est le lien ne résultent ni du progrès, ni de la liberté, mais au contraire des restrictions, des préjugés et de la série d'erreurs que suscite l'ignorance. Donnez-lui sa place dans l'économie de la vie, et l'amour devient un bienfait, une source d'inspiration, nous influençant puissamment en

faveur du bien. Entravez-le, enchaînez-le par des restrictions, par des règlements anormaux, l'amour n'est plus qu'un bien douteux, souvent une source de mal. Que l'amour soit libre et il sera sage.

F. A. BARNARD.

Traduction de E. Armand.

La valeur de la chasteté

Je conçois parfaitement qu'il puisse sembler bizarre que je choisisse un sujet de discussion tel que celui-ci; spécialement parce qu'il s'agit là d'une de ces questions qui intéressent particulièrement les femmes, comme le mariage, par exemple. Il n'y a pas longtemps, j'entendais dire — par une femme — que le mariage, étant une question intéressant la femme, elle ne pourrait être jamais traitée par l'homme comme il faudrait. J'estime que c'est une erreur. Toute question soulevée par la vie intéresse autant l'homme que la femme, quoique, dans le sujet qui nous occupe, les poids des difficultés semble retomber plus lourdement sur la femme. Cependant, de par la nature même des choses, tout ce qui affecte la femme affecte l'homme presque à un degré égal; leurs rapports physiques ou psychiques sont en effet si étroits et si constants que c'est ensemble qu'ils sont abaissés ou élevés.

Telle que je l'envisage, la chasteté, dans son sens véritable, concerne l'homme tout autant que la femme, bien que, dans l'opinion courante, ce soit une question qui concerne uniquement la femme. Considérée à un point de vue abstrait, la chasteté peut être en tant qu'attribut également méritoire chez l'homme et chez la femme; mais, dans la pratique, on ne l'attend pas chez l'homme, alors

qu'elle est exigée chez la femme. En d'autres termes — et ce reproche a été formulé bien souvent — un code moral existe différent selon qu'il s'agit de l'homme ou qu'il s'agit de la femme. Pour la femme, la chasteté est impérative; pour l'homme, elle est tout au plus négligeable, et d'ordinaire on la regarde comme une absurdité comique. Il semblerait que l'incontinence chez l'homme postulerait une égale somme d'incontinence chez la femme; mais il est loin d'en être ainsi. En paroles, le code moral commande à l'homme et à la femme une chasteté égale, et la transgression de ce commandement présuppose l'égalité dans le châtement divin; or, quelle que soit la punition réservée dans l'au-delà pour les incontinents, ici-bas toute la ré-préhension tombe sur la femme. Non seulement cela, mais afin que la femme puisse avoir l'occasion de demeurer chaste, on a pris les dispositions nécessaires pour l'incontinence prévue de l'homme. C'est s'exprimer avec modération que d'écrire qu'il est et a toujours été reconnu par la loi et la coutume que s'il est difficile pour une femme de demeurer chaste, ce n'est rien moins qu'impossible pour l'homme: de là ce mal qu'on a toujours reconnu comme le mal social — la prostitution.

Le « mal social » dit-on, comme s'il s'agissait du mal suprême, le plus important de ceux qu'ait engendrés la civilisation. Et on en dit aussi que c'est un mal nécessaire; que c'est une suite inévitable de la civilisation. Ce qui revient à dire qu'un certain nombre de femmes doivent être mises à part et réservées pour l'infamie, afin que le reste du genre féminin puisse demeurer chaste; car il faut bien se pénétrer de ceci, c'est que, faute d'être chaste, une femme n'est plus que l'écume de la terre, peu importent les beautés de son esprit. La société ne demande de la femme que cette chose unique. Il est vrai que l'homme, à cet égard, est en guerre avec la femme, car — par une étrange perversité de conduite, il s'adonne perpétuellement à l'effort de priver la femme de la chasteté.

Ce singulier état de choses doit avoir sa raison d'être et mon intention est d'examiner la question assez à fond pour découvrir un peu de la vérité — non point la vérité quant

à la situation des hommes et des femmes à l'égard de la chasteté, mais la vérité quant à la chasteté, quant à sa valeur en tant que facteur dans la vie.

Notre civilisation est basée sur l'idée de la propriété des choses. Je vous prie de remarquer que *société* n'est à aucun point de vue synonyme de *civilisation*. Il peut vous paraître inutile de dire une chose aussi évidente, mais je vous assure que ce ne sont pas seulement les ignorants qui confondent ces deux idées, mais aussi un grand nombre de ceux qui prétendent enseigner aux ignorants, — exactement comme ils confondent la société et l'Etat. Notre civilisation, ai-je donc dit, est basée sur l'idée de la propriété des choses! Considérée à ce point de vue, la femme est une chose, un objet de propriété comme n'importe quel autre. La valeur d'une possession dépend toujours de l'importance qu'y attache son propriétaire, laquelle valeur est naturellement accrue par le désir qu'éprouve autrui de la posséder. Aussi la valeur d'un objet est-elle rarement intrinsèque: elle dépend bien plus des conditions extérieures. Ainsi, pour prendre les Etats-Unis comme exemple (1), un cheval n'a plus du tout, à New-York, la valeur qu'il possède dans les plaines lointaines de l'ouest. Qu'on vole un cheval à New-York: le voleur, s'il est reconnu coupable, s'en tirera avec un emprisonnement de durée peu élevée; dans l'ouest des Etats-Unis, où la possession d'un cheval est d'ordinaire d'une importance vitale, le vol de ce quadrupède peut entraîner la mort immédiate du voleur. Dans les temps où n'existait pas encore la propriété des choses, il semble qu'en ce qui concerne l'homme, on ne songeait même pas à la chasteté; et qu'en ce qui concerne la femme on y attachait si peu de valeur qu'aucun mot n'existait pour la désigner. La femme, elle-même, n'était pas considérée comme objet de propriété; ses attributs en tant que propriété n'avaient pas été définis. On comprendra mieux ce que je veux dire en se référant aux oiseaux ou autres animaux. Personne ne s'est jamais soucié de la chasteté des alouettes, des roitelets ou des corbeaux, car ils ne sont la propriété de personne; mais il en va tout autrement avec les poulets do-

(1) Avant que fussent répandus les moyens de locomotion mécanique, bien entendu.

mestiques. Quand un éleveur de poulets achète des bêtes de race pure, il est, pour lui, de la plus haute importance que ses poulets soient chastes; sinon, leur progéniture risque d'avoir beaucoup moins de valeur à ses yeux que si elle provient d'un père sélectionné.

De même en ce qui concerne les chiens, les chevaux, les vaches. L'éleveur, un plan bien défini en tête, prévoit tous les détails de la reproduction des jeunes; d'arbitraires distinctions ont été, en effet, établies entre chiens et chiens; tel dogue peut, sur le marché, valoir cinquante francs et tel autre cinq mille. La chasteté chez les chiens, les vaches, les chevaux, les poulets représente une valeur propriétaire pour leur possesseur.

Pour en revenir au temps où l'homme n'avait pas acquis l'idée de propriété, la femme lui était probablement subordonnée à cause de son infériorité physique, provenant peut-être de la maternité. — Et c'est là un point qu'on ne saurait oublier, c'est que la femme fut mère avant que l'homme ait jamais songé à en faire un objet de propriété. — L'homme acquit donc la propriété personnelle et il se mit à l'accumuler. Tout le monde sait ce qui s'ensuivit : l'homme désira transmettre sa propriété à ceux qu'il aimait le mieux; et, dans ces temps-là, où l'amour constituait très spécialement l'unique lien de la vie de famille, l'homme aimant sa progéniture plus que tout autre chose au monde, c'est à elle, naturellement, qu'il désirait léguer sa propriété. Alors qu'il avait aimé jusqu'à ce moment tous les enfants indistinctement, il rétrécit ses affections, et les confina à son petit cercle; il exigea de savoir si les enfants auxquels il voulait léguer les objets qu'il avait obtenus par la rapine ou par le meurtre étaient bien les siens. Il fit donc de la femme sa propriété parce qu'il était le plus fort; et comme les enfants de l'esclave sont naturellement des esclaves, la progéniture de la femme devint aussi sa propriété.

L'être humain femelle acquit la même valeur que la jument pur ou demi-sang ou la poule de race. Peu importe qu'elle fût sotte, ou dissimulée, ou faible, ou querelleuse, ou autrement, l'important pour elle était de demeurer chas-

te. Ce fut sa qualité particulière dès le commencement et ce l'est encore. Ce ne fut pas du tout au titre de qualité morale qu'on estimait sa chasteté; bien que pour la maintenir chaste, la femme fût menacée des peines d'un au-delà terrible, en plus du châtement d'un présent outragé. Pendant des siècles, la mort fut la punition infligée à l'infidélité féminine.

On peut objecter que l'infidélité chez l'homme avait été aussi démasquée et, comme preuve, on peut citer le 7^me commandement; il faut se rappeler, cependant, qu'en ces temps-là la polygamie et le concubinage constituaient une situation matrimoniale fréquente. Toujours l'homme s'en tira, grâce à la pluralité des femmes, au concubinage ou à la prostitution; l'existence occasionnelle de la polyandrie ne milite pas contre ce point de vue, car la polyandrie est toujours la conséquence de conditions économiques. Au surplus, ce célèbre 7^me commandement démontre simplement qu'à une époque aussi reculée que la publication du Décalogue, l'homme faisait tout autant que maintenant de son mieux pour s'approprier, dans le bien d'autrui, cette qualité qu'il prisait si fort dans le sien.

J'espère qu'on ne prétendra pas que je juge avec parti pris la question de la valeur morale de la chasteté parce que j'expose qu'elle est manifestement un attribut de la femme considérée comme esclave. C'est avec assez de logique qu'elle a été placée dans la situation d'une esclave et c'est aussi logiquement qu'on lui a conféré l'attribut de la chasteté parce que, dans les circonstances, c'était l'unique qualité qui pouvait la rendre d'une valeur quelconque. Je crains tellement d'être mécompris à ce sujet que je dois expliquer ici que je ne considère pas du tout sous le même jour la valeur éthique de la chasteté selon qu'il s'agit de l'homme ou de la femme.

Je maintiens que, pratiquement parlant, notre système de civilisation n'a aucunement en vue le maintien de la chasteté chez l'homme, sinon la prostitution, le « mal social » ne serait pas qualifié de nécessaire. Je crois qu'il est juste de dire que si on exige la chasteté de la femme, c'est parce qu'on la considère dans son rôle de propriété

de l'homme. Il existe, en effet, des jugements de tribunaux énonçant clairement que la chasteté de telle femme est la propriété de son mari ou de son père et que l'homme qui l'en a privée devra verser, à titre d'indemnité, telle ou telle somme au dit mari ou père; mais jamais une femme n'a pu réclamer d'indemnité parce qu'on avait attenté à la chasteté de son mari, de son père ou de son fils — voire de sa fille. On peut s'imaginer l'éclat de rire qui accueillerait la femme essayant d'obtenir une indemnité comme compensation à la perte de la chasteté chez un homme. Jamais la grossière iniquité de ce double traitement n'a frappé personne. De nombreux procès montrent qu'un homme peut avec impunité en assassiner un autre — même sans preuve — du moment que l'assassiné est accusé de l'avoir dépossédé de la chasteté d'une épouse, d'une fille ou d'une fiancée.

Il est habituel de traiter la chasteté comme si c'était une question morale, mais l'absurdité de ce prétexte éclate suffisamment dès qu'on considère l'importance qu'on attache à une entorse à la chasteté selon qu'il s'agit de la femme ou de l'homme. Dans ce dernier cas, c'est une chose insignifiante. César répudia sa femme non point parce qu'elle était coupable, mais, comme il le disait lui-même, parce que sa femme devait se trouver même au dessus de tout soupçon. Or, César était renommé pour un des hommes qui réussissaient le mieux à déposséder les autres hommes de la chasteté de leurs femmes ou de leurs mères. Si la chasteté était morale et l'infidélité immorale, peu importerait le sexe de l'infidèle! — Mais nous savons ce qu'il en est.

J'insiste donc sur ce point que la chasteté, telle que nous la comprenons, est réellement l'attribut d'un objet de propriété. Vous imaginez-vous que c'est seulement des femmes dont on exige qu'elles soient chastes? Quiconque connaît de près les sportsmen sait très bien que le plus grand nombre d'entre eux exigent de leurs fusils ou de leurs cannes à pêche la même chasteté que celle qu'ils réclament de leurs femmes ou de leurs filles. C'est-à-dire qu'un véritable sportsman ne prêterait jamais son fusil ou sa canne à pêche à autrui. Et je ne suis pas injuste en

comparant la femme au fusil ou à la canne à pêche. Le parallèle est exact et la conclusion à en tirer c'est que bien loin d'être qualité morale, la chasteté chez la femme est un simple « actif » commercial. Quant à la chasteté chez l'homme, je prétends que c'est une plaisanterie et rien de plus — une question qui ne mérite pas d'être traitée sérieusement.

En effet — qu'est-ce que la chasteté? Chez la femme, la chasteté a toujours voulu dire fidélité physique à son propriétaire. Chez l'homme, elle n'a jamais voulu dire autre chose que l'abstention de porter atteinte à la propriété des autres hommes. Pour la femme, elle a toujours voulu dire fidélité physique à un homme unique; pour l'homme, elle a toujours voulu dire qu'il n'en priverait pas d'autres hommes, mais qu'il pourrait avoir un certain nombre de femmes à sa disposition lesquelles devraient toutes être chastes — parce qu'elles étaient sa propriété et pour aucune raison autre. Il est vrai que depuis des siècles les femmes réclament la chasteté pour elles-mêmes et qu'elles l'exaltent excessivement. Mais n'est-il pas vrai, également, que le Chinois est fier de sa natte et qu'il la considère presque comme sacrée. — Cependant, il n'y a que peu de siècles que des conquérants étrangers ont imposé la natte aux Chinois comme marque de servitude. N'allez pas vers la femme esclave pour vous renseigner quant à la valeur de la chasteté — allez vers la femme libérée. Ce que l'esclave accomplit pour le maître, n'est pas, ne peut être une vertu...

On pourrait dire que nous nous trouvons dans un état de civilisation où ne domine plus l'ancien état de choses — ou encore que nous devenons rapidement plus éclairés. Mais ceux qui étudient de près les conditions de la vie sociale font remarquer que jamais dans l'histoire du monde il n'y eut une époque comme celle-ci où l'esclavage humain revêtit un caractère aussi abominable, aussi affreux. Hommes, femmes et enfants sont contraints à un travail qui brise le cœur et détruit le corps pour être ensuite jetés de côté et mourir misérablement quand ils ne sont plus bons à rien. La différence avec ce qui se passait jadis consiste en ceci : — autrefois on employait le

terme esclavage et cette condition impliquait certaines responsabilités; aujourd'hui, on a rejeté le mot et, du même coup, toutes les responsabilités. Il s'est produit quelque chose d'à peu près semblable concernant la femme. Elle semble posséder une sorte de liberté; elle semble même s'appartenir à elle-même; à la vérité, parce qu'elle y croit encore, elle est le produit de cette antique idée qu'elle est la propriété de l'homme.

Pour le comprendre, force serait de remonter le passé et d'étudier les effets de son dégradant esclavage sur la femme et sur l'homme. Car j'insiste vigoureusement sur ce fait : que l'homme est tout autant que la femme victime de cet état de choses. Peut-être conviendrait-il de parcourir le monde et de s'informer sur ce qu'on entend aujourd'hui par chasteté de la femme; car, dans le monde tel qu'il est, nous ne pouvons apercevoir l'homme et la femme dans les rapports variés qu'ils ont entretenus depuis le commencement des siècles — depuis la complète liberté qui prévaut chez les races primitives presque bestiales jusqu'aux conditions qui dominent parmi les peuples les plus civilisés.

Dans quelques parties de l'Afrique, les hommes font cadeau de leurs femmes à leurs hôtes, ou bien les vendent temporairement à d'autres hommes de la même tribu; mais ils les tueraient si elles se donnaient elles-mêmes. Ceci se passe dans le Continent noir. Au Japon — il y a encore peu d'années — car depuis ils nous ont copiés, comme il convient à une nation des plus civilisées du monde — au Japon, donc, les pères de famille riches et considérés avaient coutume de mettre en pension leurs filles dans des « maisons de thé », où elles apprenaient à se conduire dans le monde et à plaire à leurs futurs époux. C'était en se prostituant qu'elles faisaient leur apprentissage. Mais une jeune fille ne pouvait se rendre de son plein gré dans ces établissements — il fallait l'ordre du père. Ces pères livraient leurs filles à leurs invités, mais la mort était réservée à la femme mariée infidèle.

Chez les Musulmans où l'état de la femme a été longtemps le pire qui soit, on ne demande aucunement à l'homme

d'être chaste. En revanche, il est considéré comme criminel de dérober à son voisin son chien, ou une pièce d'argent, ou un poulet, ou la chasteté de son esclave femelle. Il est également vrai que pour la femme, la chasteté est impérative et qu'enfreindre cette loi implique la mort. Mais le plus curieux de la situation faite à la femme est ceci : c'est que les mahométans considèrent qu'elle n'a point d'âme. Quand elle est morte, tout est fini. Or, le mahométan mâle s'attend à aller au paradis — et que pensez-vous qu'il espère y rencontrer? — un ciel sans femmes, puisque la femme n'a pas d'âme! Nullement; dans son ciel, au contraire, des femmes d'une merveilleuse beauté le serviront et seront à ses petits soins. Or, chez ces femmes célestes — appelées *houris*, — l'attribut de la chasteté n'a pas été négligé grâce à un expédient curieux en lui-même, mais qui indique combien l'homme considère la chasteté de sa femme comme sa possession : les « houris » renouvellent constamment leur virginité.

Si l'espace ne nous faisait pas défaut — ou s'il y avait utilité — je pourrais continuer à relater de nombreuses applications de l'idée que la chasteté de la femme est la propriété de l'homme, mais ce qui nous intéresse davantage, c'est de savoir de quelle manière et dans quelle mesure cette idée nous affecte — nous, êtres civilisés. J'espère qu'on se souviendra que la grande conséquence de l'esclavage féminin, c'est la valeur absolument anormale attribuée à la chasteté; si bien que nous en sommes venus à considérer cet attribut comme le plus important qui soit. L'homme y insiste, mais la femme en fait un fétiche. Ce fut également le cas chez les Grecs — le résultat, entre autres, fut que les femmes respectables — les femmes chastes — devinrent de si ennuyeuses créatures que les hommes les entretenaient uniquement à cause de leurs facultés procréatrices et qu'ils recherchaient les femmes de mœurs libres pour leur commerce intellectuel et pour passer le temps en leur compagnie. On assure — et les preuves abondent — que, dans les classes riches, il en est de même aujourd'hui.

Jusqu'à un certain âge, la fillette est traitée de la même façon qu'un garçon. Elle joue dans les rues, elle va librement à l'école et en revient de même; on ne lui apprend rien au sujet du sexe, sinon — et très vaguement — que les garçons sont ses ennemis naturels. Pendant un certain temps, elle peut jouer avec eux. Soudain, la façon dont on la traite se modifie étrangement. Pourquoi? C'est que la grande modification physique a eu lieu — il faut désormais la préparer pour le marché. Le temps vient où un homme peut la désirer. Il est nécessaire qu'elle soit aussi attrayante que possible, et là où les grâces physiques feront ou à peu près défaut, elle demandera à la couturière ou à la modiste de la préparer pour le marché. A partir de ce moment, on lui inculque qu'elle ne possède aucun moyen de vivre qui puisse être considéré comme respectable — que celui de gagner un homme qui l'entretiendra la plus grande partie de sa vie. Si on lui enseigne le rôle important du vêtement et des formes, on lui répète en temps et hors temps que la beauté et la véture ne serviront de rien si l'on n'y ajoute la chasteté. L'homme l'exige de sa femme. Et la jeune fille ne doit pas l'oublier. Il ne suffit pas qu'elle soit réellement chaste, il faut qu'il en existe une forte présomption. Elle ne doit donc se trouver dans la compagnie des jeunes gens qu'à la condition qu'un acte contraire à la chasteté soit impossible. Les « chaperons » existent dans le but de garantir la chasteté.

Or, quelle est l'attitude du jeune homme? Vous imaginez-vous que l'importance placée dans la chasteté n'a pas eu d'effet sur lui? Il considère la chasteté de la femme comme un butin. S'il peut s'en emparer sans avoir à payer le prix de son nom et d'un entretien qui durera toute sa vie, soyez certains qu'il n'y manquera pas. Et il méprisera la jeune fille qui aura cédé: il ne voudra plus rien avoir affaire avec elle. Mais si on lui a appris, à elle, à jouer son rôle comme il faut, elle résistera aux artifices de l'homme épris d'elle; elle exploitera délibérément sa passion, si bien qu'en désespoir de ne pouvoir conquérir sa chasteté autrement, il l'épousera!

O chasteté, c'est pour que les jeunes filles ne te perdent

point qu'elles ne peuvent ni jouer ni s'amuser dans les rues comme le demanderait leur instinct animal — c'est à cause de toi qu'elles s'y promènent, parées d'une modestie affectée, n'osant lever les yeux sur un homme! Des pensions de filles de nos villes, on les voit sortir en procession les jours de congé (?) — sous la surveillance solennelle d'une duègne; et j'imagine que la malheureuse ne respire librement qu'une fois rentrée au bercail, alors que celles qu'on lui a confiées et leur inappréciable chasteté sont à l'abri derrière les verroux des portes!

Or, je maintiens que ce genre de chasteté ne profite à personne, mais qu'elle a au contraire un effet dégradant et déprimant — qu'elle aboutit à une détérioration physique de la femme qui est des plus difficiles à enrayer. On enseigne à la femme à donner à sa chasteté une valeur anormale et à ajouter au reste relativement très peu d'importance, — il s'ensuit que le bien tant convoité, une fois livré à l'acheteur, elle tombe dans l'apathie et sa détérioration physique commence de suite. Il ne peut en être autrement d'ailleurs. On ne lui a rien appris d'autre qu'à se préparer à être une femme mariée. Femme mariée, sa grande tâche est de demeurer fidèle à son conjoint. Elle engraisse; elle délaisse de plus en plus les exercices physiques; elle ne marche plus, elle se traîne. Son esprit s'alourdit: les choses de la pensée ne l'intéressent plus. Le peu de confiance qu'elle avait en elle disparaît; elle n'est guère supérieure à une tête de bétail. Il lui serait impossible d'être la compagne de son mari s'il réclamait d'elle cet effort; elle manque de la force physique et de l'activité nécessaires pour endurer ce qui lui est, à lui, physiquement facile de supporter. Même posséderait-elle l'énergie et la force de suivre son mari que — vu sa torpeur et son ignorance de ce qui se passe dans le monde — elle serait un fardeau pour lui. Aussi les enfants qui proviennent d'un pareil couple dépendent-ils uniquement de la vigueur du père, qui compense la faiblesse de la mère.

La race ne progresse pas avec la rapidité qui serait possible si la mère était aussi robuste qu'elle pourrait l'être, si on l'élevait en vue de la maternité et non de la chasteté.

La femme, dans les circonstances actuelles, n'est rien de plus que le jouet de l'homme. Et quel ton de condescendance il prend à son égard! Deux tenanciers new-yorkais de restaurants à la mode, déclarèrent un jour, interviewés, qu'ils toléreraient que les femmes fument la veille du nouvel an. L'un d'eux alla même jusqu'à faire connaître qu'il étendrait cette tolérance à d'autres jours de l'année si quelque bien pouvaient en résulter. Le lendemain, l'article de fond de l'*Evening Journal* contenait ces lignes. « Nous ne considérons pas cette extension avec plaisir ou approbation. C'est le cas actuellement — bien que cela puisse changer dans l'avenir — que la femme qui fume en public n'est pas une femme décente. Elle manque de respect et à sa mère et à toutes les femmes âgées. Ce n'est pas une femme à qui tiendront compagnie des gens respectables ». Peut-on rencontrer meilleur ou plus complet commentaire de la position de la femme dans notre société que cette condescendance du tenancier de restaurant et du rédacteur de l'*Evening Journal*? Ni l'un ni l'autre n'expliquent pourquoi fumer une cigarette est davantage un vice chez la femme que chez l'homme — tous deux l'admettent, sans plus. La seule différence — alors que le journaliste manifeste sa désapprobation — c'est que le tenancier de restaurant accorde à ses habituées de satisfaire de temps à autre leur vice. C'est qu'il tire d'elles le plus clair des ressources! Hélas, la malheureuse femme s'adonnera aux cigarettes et au vin — comme elle s'est adonnée aux souliers à hauts talons qui torturent son épine dorsale et gâtent ses yeux — comme elle s'est adonnée au corset qui lui épargne la nécessité de muscles vigoureux pour la soutenir — comme elle s'est adonnée à mille autres expédients que lui ont légué des siècles d'esclavage.

Je viens de dire que la femme est — et a été — le jouet de l'homme. Sa chasteté si appréciée est le fétiche qu'il a proposé à son adoration. Elle l'a adoré, en effet, avec une ferveur telle qu'elle a perdu le sens de sa fonction particulière: la maternité. Elle est la femme de son mari: elle n'est rien par elle-même. Elle ne cherche à être rien par elle-même, alors même qu'elle accomplit un de ses

efforts spasmodiques en vue de révolutionner son sort. Elle ne demande jamais la seule chose qui pourrait l'élever — le droit à la maternité. La tête inclinée devant l'idole chasteté — érigée par l'homme — elle réclame tout simplement les droits qu'il possède: fumer, boire des liqueurs fortes, voter. Non que j'objecte à ces choses, si elle y tient, mais la vraie femme ne les désire pas parce que l'homme en jouit. Revendiquer les droits que possède l'homme, c'est reconnaître la supériorité de celui-ci; la femme digne de ce nom reconnaît qu'en soi elle est différente de l'homme — qu'elle ne lui est ni inférieure ni supérieure, voilà tout.

La femme, il est vrai, physiquement et intellectuellement, est actuellement l'inférieure de l'homme; mais il existe nombre de preuves démontrant qu'elle pourrait devenir son égale dans quelques générations; mais, pour cela, force lui est d'abandonner son étalon d'excellence — à son point de vue comme à celui de l'homme — et de s'efforcer d'être une meilleure elle-même. Rien de plus attrayant, de plus seyant qu'une femme en pleine santé, comptant sur elle-même. Rien de plus pitoyable que la femme ordinaire. On dirait qu'elle a mis toute son énergie à se rendre inapte à la joie de vivre. Enlevez-lui son maquillage, ses parures, ses hauts talons qui l'empêchent de marcher à son aise, et ce qu'il en reste sera un objet de dérision pour la femme affranchie, qui vise à vivre sa vie dans le but unique d'en extraire tout ce qu'elle peut, sans égard aux traditions émanant de l'esclavage.

Il m'indiffère que la femme ait toujours été subordonnée à l'homme. Je ne crois pas que tout ce qui est soit équitable. Au contraire, tout ce que nous avons acquis de bon pour nous-mêmes a été arraché à la nature et non point obtenu avec son consentement. La nature n'est pas l'amie de l'homme, mais son ennemie. L'évolution de l'homme s'est poursuivie dans une direction d'opposition à la nature. Il n'appartient pas à l'humain mâle de postuler que la femme lui appartient parce qu'il en a toujours été ainsi. Il n'échet pas à la femme de baisser humblement la tête et d'accepter l'homme comme son maître. Si elle désire fumer, qu'elle fume — mais pour un meilleur